

# Art et école

Jacques Binet\*

L'éducation est pour les Etats africains un besoin essentiel qui justifie des sacrifices financiers considérables. La nécessité d'entrer dans le monde moderne de la science et de l'économie se conjugue avec la ruine des systèmes d'éducation traditionnels et la pression démographique de la jeunesse. L'adaptation des méthodes pédagogiques aux sociétés actuelles n'est pas évidente, même dans les pays occidentaux, pour lesquelles ces méthodes ont été élaborées. En Afrique, une difficulté supplémentaire se dessine : il est indispensable de former des élites, certes. Mais il faut éviter de les couper de la population. La pédagogie française orientée vers l'individualisme et l'intellectualité est-elle bien adaptée ? Ne faudrait-il pas utiliser d'autres éléments de la psychologie humaine ? Culture physique, culture artistique pourraient être mises en vedette, à côté de la culture scientifique, mathématique et littéraire. Méthodes pédagogiques et programmes d'études sont-ils adaptés aux besoins de l'économie africaine et à ceux des élèves d'Afrique ? Jusqu'à présent, l'Europe a été sûre d'elle-même et de ses méthodes. Mais, en Occident même, l'enseignement pose mille problèmes. Des élèves rejettent l'école, des enseignants ne croient plus à leur mission. En fait, c'est la civilisation qui s'interroge et doute, n'ayant plus de bases morale, religieuse, civique à quoi se raccrocher. Au nom de quelles valeurs l'éducateur peut-il exiger que l'enfant sacrifie sa paresse ou sa fantaisie. Par quelles méthodes peut-il y parvenir ? L'étude d'expériences concrètes pourrait fournir des éléments de réflexion.

\* Université de Paris IV.

## ● Une école de Dakar

Située dans un quartier périphérique de Dakar, à Hann, l'école Notre-Dame jouit d'une grande réputation. Edifiée vers 1960 par les maristes, elle a été implantée, dans une zone alors inhabitée, auprès du jardin botanique. Un grand parc entoure les bâtiments scolaires. Le tumulte de la ville est loin. Le bâtiment le plus proche, une cité pavillonnaire, forme un écran avec les voies à grande circulation. La végétation n'est pas luxuriante. Mais à l'abri des clôtures, les arbres de la savane se sont développés. Ils fournissent un couvert agréable. Les constructions basses, d'un ou deux étages, sont dans la nature. Parcs et bâtiments sont assez vastes pour que la masse des élèves ne semble pas excessive. Sans vaine recherche, l'architecture est agréable.

Toutes les catégories de la population dakaroise sont représentées parmi les élèves, de fils de hauts fonctionnaires ou de diplomates étrangers jusqu'aux enfants de familles modestes. En effet, si la scolarité est payante, ses tarifs sont en proportion des revenus des parents. Pas de monopole aux enfants des riches et des puissants. Les enfants étonnent l'observateur européen par leur calme. Est-ce une conséquence de ce mélange social, de la proximité de la nature, de l'absence d'entassement ? C'est d'ailleurs souvent le cas des classes africaines, dociles et appliquées dans l'ensemble.

Les résultats scolaires sont remarquables, comme en témoigne le pourcentage des reçus aux examens. La discipline, la pédagogie, l'esprit de corps et l'effort de concertation avec les parents ont certainement leur part dans ce bon fonctionnement de l'institution. Mais il faut aussi faire la part de l'environnement matériel. Le directeur a voulu donner une place à l'art, à l'architecture et à un véritable urbanisme à l'école.

## ● Insertion dans une société globale

L'école refuse de se laisser enfermer sur elle-même. L'urbanisme et l'architecture témoignent de cette volonté d'ouverture sur le monde. Une sphère terrestre monumentale orne la place principale, des drapeaux nationaux, symbolisant la patrie de chaque élève, forment un faisceau de couleurs flottant au vent. Des rues, des monuments évoquent l'immensité du monde. Pas de repli sur un lieu privilégié, ni même sur un nationalisme étroit. L'école vise à former des citoyens du monde dépassant les frontières.

Le passé et le futur laissent deviner leur présence. Beaucoup d'écoles se contentent du passé. Il suffit d'évoquer les monuments aux morts des lycées et universités français, les salles consacrées aux glorieux anciens élèves... A Hann, les salles de classes sont dédiées à des hommes exemplaires dont les élèves peuvent méditer les qualités. Chacune de ces classes contient un portrait peint du héros éponyme, peinture réaliste faite pour donner une figure en pâture à l'imagination.

L'école moderne s'efforce en principe, en France tout au moins, de ne pas imposer aux élèves une quelconque idéologie, un système de valeurs cohérentes entre elles et reflétant celles qui informent la société civile. Voulant faire de l'école un monde à part, la pédagogie évite ou limite parfois l'intrusion de la vie quotidienne et de l'actualité dans les classes. Les constructeurs de l'école de Hann ont fait le pari opposé : les élèves qui, dans le parc du collège suivent le Chemin de la fraternité pour aboutir au Carrefour de la paix, seront-ils éduqués à respecter ces idéaux abstraits ?

Le choix des « patrons de classes » va dans le même sens. De Fleming à Pasteur ou de Martin Luther King à Léopold Sédar Senghor, c'est un concours de savants, de Prix Nobel, de philanthropes.

Dans les écoles françaises, l'opinion est très divisée sur le plan politique. Si bien qu'il n'est pas aisé de trouver et de mettre en relief les valeurs communes. Les principes d'une laïcité sourcilleuse n'encouragent pas à une recherche de valeurs morales. En outre, le cynisme et le scepticisme des enfants rendent difficile toute proclamation de foi. Pourtant, la science, la vérité, la solidarité, le respect d'autrui pourraient et devraient fournir des éléments d'une morale civique accessible pour tous.

Comme la Carte du Tendre répertoriait les lieux à l'enseigne de la psychologie du XVII<sup>e</sup> siècle, le réseau des sentiers du parc de Hann les classe selon les objectifs d'une morale civique sur laquelle tout le monde s'accorde, en réalité, au-delà de divergences mineures.

Jadis, la vieille pédagogie des jésuites organisait dans les collèges du XIX<sup>e</sup> siècle une émulation entre « Gaulois » et « Romains »; affrontés entre camps et individus; les enfants dépassaient la concurrence élémentaire et individualiste où chacun lutte pour la place de premier. Un souci de faire gagner l'équipe, compensait, espérait-on, l'égoïsme individuel.

Comment les éducateurs de Notre-Dame de Hann procèdent-ils pour assurer l'émulation sans en susciter les dangers d'affrontement, de mépris, de rejet ? La personnalisation des classes par la présence d'un personnage emblématique engendre-t-elle un esprit communautaire ?

En effet, les sociétés africaines, dans leur organisation traditionnelle, tolèrent mal la « concurrence ». Dans beaucoup de cultures, il est malséant, voire dangereux, de se singulariser, d'être autrement que la masse. Etre « comme tout le monde », « ne pas se faire remarquer » : ces principes de conduite de la respectable bourgeoisie du XIX<sup>e</sup> siècle seraient parfaitement acceptés des groupes traditionalistes africains.

Les distinctions ne « s'y fondent pas sur le mérite », comme dans les principes révolutionnaires français, mais sur le statut. L'aîné a un statut d'aîné avec les droits et les devoirs qui y sont liés. Le chef est le plus souvent celui qui a le droit d'hériter de ce titre. Les règles de droit sont souvent très complexes : passage de pouvoir d'une branche du clan à une autre, passage d'une lignée à une autre, libre choix du chef précédent... Pour de nombreux groupes, laisser deviner son ambition, briller et éclipser autrui, susciter la jalousie, seraient inadmissibles et parfois mortels. Celui qui fait naître l'envie, même par ses qualités, est suspecté. La chance, la vivacité de l'intelligence, les qualités exceptionnelles ne sont-elles pas le signe de la possession d'un génie ? Ce génie ne peut pas s'acquérir sans magie, sorcellerie ou diablerie quelconque.

La plupart des sociétés traditionnelles sont profondément égalitaires et rejettent comme déviantes les non-conformistes ou les surdoués. Comment la pédagogie peut-elle amener au dépassement de soi-même, en respectant ces perspectives communautaires, si vitales pour l'Afrique ?

## Valeurs propres de l'art

Par son plan, par son « urbanisme » et par sa toponymie, l'école de Hann tente de donner à ses élèves une leçon d'instruction civique. Elle a un autre mérite. Elle leur permet de vivre dans une atmosphère artistique et d'humaniser par là ce qu'il peut y avoir de desséchant dans les études scientifiques ou littéraires. L'intellectualisme pur peut rebuter certains esprits, stériliser leur imagination, mécaniser leur réflexion. Mathématiques et sciences n'ont rien à voir avec les traditions africaines et se trouvent donc dépayssantes.

Collectionneur, mécène, ou soucieux de mettre en valeur l'art sénégalais, le directeur de l'école de Hann a réuni des artistes et fait faire des tableaux ou des peintures murales pour orner classes et couloirs. Murs et escaliers constituent de vastes galeries de tableaux. Il serait intéressant de demander aux anciens élèves ce dont ils ont gardé le souvenir et de chercher avec élèves et professeurs le message qu'ils ont enregistré des peintures. Figuratif, expressionnisme, surréalisme, abstrait, lyrique ou géométrique voisinent sur ces cimaises improvisées.

Un premier message de liberté se dégage de cette diversité. Chaque peinture présente sa voie et son sujet. Les expressions diffèrent, montrant bien les innombrables possibilités de la création humaine. Tout travail apparaît comme respectable, quels qu'en soient les résultats. Les élèves peuvent constater que l'effort de recherche, d'originalité est respectable en dehors de toute copie servile.

Beauté, harmonie des œuvres, ressemblance auraient joué, il y a un siècle, un rôle essentiel. Ces critères ont-ils encore une valeur aux yeux de l'art contemporain ? Artistes ou critiques n'osent guère en parler. Pourtant, l'artiste transmet ou suscite des sentiments et des idées. On ne sait par quel mystère. Cette incertitude est en elle-même une question posée au spectateur.

Une œuvre difficilement lisible constitue un défi à la compréhension et « questionne », comme on dit, le regard, effort d'observation, de recherche, de comparaison très profitable. Les murs de ce collège-musée dégagent une leçon par leur propreté même. Pas de vandalisme. La peinture faite par les artistes paraît avoir écarté les taggers.

En 1989, les associations de jeunesse de Dakar avaient lancé un mouvement de nettoyage à travers la ville. C'était le Set Setal. Travail collectif selon les normes traditionnelles, mêlant effort, exaltation et fêtes. Les murs nettoyés et ornés de peintures ont été, jusqu'à présent, respectés par les graffiteurs. L'éclosion des tableaux à l'école semble avoir, de même, incité au respect du travail d'autrui.

En commandant ces tableaux, le directeur mécène a-t-il guidé les artistes dans leurs créations ou simplement choisi entre ce qui lui était offert ? Eviter « l'immoralité », la sensualité du nu, la vulgarité des physionomies ou des anecdotes a été probablement aisé. Toujours soucieux de respectabilité et de pudeur, les peintres sénégalais se gardent naturellement des inconvenances. Leur souci, souvent touchant, d'éducation des masses a pu se donner libre cours.

Peut-être était-il plus difficile de faire des choix évitant les heurts et les discordances entre auteurs. Afin de préserver dans l'école une atmosphère de calme et de bienveillance, il fallait choisir des harmonies, écarter les effets dramatiques sans espoir. Que donnerait une institution éducative peuplée de *Saurne dévorant les enfants* ou de *Sorcières du Sabbat*, nés du tempérament exalté de Goya ?

Heureusement pour les élèves, rares sont en Afrique les plasticiens dotés d'un tempérament assez volcanique pour faire éclater la retenue du public et le lancer dans une exaltation dionysiaque.

On ne se hasarde plus guère à l'époque actuelle à donner une définition de la beauté et à faire des choix en conséquence. L'expressionnisme, la recherche de sincérité ont bousculé toutes les données anciennes. Ressemblance, étude du sujet, exaltation des sentiments optimistes, harmonie modérée des couleurs ou des formes n'ont plus de valeurs contraignantes. L'hiatus entre le luxe, la beauté de l'objet fini et la médiocrité, voire la misère, du cadre où il a été élaboré, a certainement une grande valeur éducative.

Aptitude à la création, respect de l'invention et de l'innovation sont des éléments irremplaçables de toute éducation. La présence d'œuvres d'art est un élément utile à l'ouverture de l'imagination. L'Europe, desséchée dans l'intellect-

tualisme, risque fort de négliger ces sources de spontanéité qui lui seraient indispensables. Apprendre à utiliser et à domestiquer l'afflux de l'inconscient, à réfléchir sur l'apport de l'imaginaire est une gymnastique indispensable pour former des esprits créateurs.

Toutes ces questions se posent à propos des peintures exposées dans l'école. Apprendre la liberté des choix, provoquer l'imagination, assurer une atmosphère évocatrice mais en même temps paisible, tout cela est inclus dans le choix de la présence de l'art à l'école.

Observation, maîtrise des gestes, application à l'acuité visuelle, organisation de l'espace et sens de l'effort soutenu ont une vertu éducative évidente sur des élèves de secondaire, tout comme sur les élèves des écoles maternelles.

D'autres établissements et d'autres pédagogues ont mené des expériences dans le même sens. A Abengourou, un programme scolaire est aménagé pour faire place aux beaux-arts. Dans les écoles des Beaux-Arts, le compagnonnage et la fraternité d'atelier appliquent d'autres méthodes.

Il existe certainement d'autres expériences pédagogiques dont l'étude serait enrichissante. Si les méthodes actives – école nouvelle, école Freinet, école Decroly – sont inutilisables en Afrique parce que trop coûteuses, des aménagements de l'espace scolaire peuvent apporter des progrès. La présence des arts plastiques y contribue et peut permettre de libérer chez les élèves des sources d'expression personnelle (1).

## **l'enseignement supérieur**

(1) Bien que situé hors du cadre géographique de cet article, il est intéressant de citer un exemple de la banlieue parisienne. M. Saliou Diouf, né à Bambey au Sénégal, enseignant à Mantes dans une école du Val-Fourré, a proposé et fait réaliser une grande peinture collective (6 x 2 mètres) pour stimuler l'intérêt de ses élèves. Croquis, découpages et répartition des surfaces, carroyage et agrandissements ont été faits. Le résultat a séduit l'entreprise mécène, Saint-Gobain, qui le fait circuler au gré de ses expositions.